

Plonger dans la vie ... et les études !

Michèle Leroux

Entre sa participation aux Jeux Olympiques d'Atlanta en 1996 et celle d'Athènes, l'étudiant-athlète Philippe Comtois a dû réapprendre à marcher, à sauter et à plonger. Un long travail de rééducation qui ne l'a pas empêché de décrocher la 5^e place à la tour de 10 mètres au plongeon synchronisé avec son co-équipier Alexandre Despaties et la 13^e au 3 mètres en solo. Peu d'athlètes d'élite sont revenus de si loin.

Le 20 mars 2000, quelques mois avant les Jeux de Sydney pour lesquels il fondait de grands espoirs, il a glissé bêtement sur le tremplin pendant une séance d'échauffement, à Sheffield, en Angleterre. Comble de malheur, la jambe fracassée était la gauche, sa jambe d'appel, celle sur laquelle il saute pour effectuer ses plongeurs. «Au début, je croyais que cette catastrophe était la fin du monde», avoue l'athlète. Puis je me suis dit que c'était une épreuve. Je l'ai acceptée et je me suis mis au travail.»

Pour contourner son handicap permanent au pied (dont le devant ne se soulève plus comme avant, les orteils frottant le sol et bloquant le mouvement), le jeune homme s'est astreint à cinq heures de physiothérapie par jour, durant quatre mois et demi. Puis ce furent des mois d'entraînement pour développer sa nouvelle jambe d'appel. Enfin, après quatre années de travail acharné, Philippe parvenait à réaliser l'exploit de plonger à

l'unisson avec son ami Alexandre, raflant de peu le podium à Athènes. Une performance saluée tant dans les médias que par son entraîneur, Michel Larouche du club CAMO, de même que par de nombreux jeunes athlètes prometteurs à qui il sert de modèle.

Réhabilité, le succès lui colle toujours à la peau. Après avoir systématiquement remporté les championnats canadiens juniors, de 1987 à 1994, Philippe a ensuite maintenu la cadence chez les seniors de 1995 à 1999, accumulant à ce jour plus de 20 titres nationaux et cinq médailles internationales, dont un doublé d'or en synchro (au 3 mètres et à la tour), avec son «vieux» complice (Alexandre), aux Jeux panaméricains en 2003.

Plonger dans les chiffres ...

La carrière olympique aujourd'hui terminée, le jeune homme de 28 ans souhaite passer à autre chose. Quatre jours par semaine, on peut d'ailleurs le croiser à l'École des sciences de la gestion où il complète un baccalauréat en sciences comptables. Après avoir choisi les maths à l'Université de Montréal, M. Comtois a constaté qu'il y était impossible de concilier études et sport d'élite. «J'étais le seul athlète là-bas, et je crois qu'on ne savait pas quoi faire. Il n'y avait aucune flexibilité quant aux horaires. Je suis donc venu à l'UQAM, que je connaissais déjà bien puisque ma mère et ma femme Christiane ont fait leurs études à l'ESG. Ici, les professeurs sont très ouverts et compréhensifs. S'il faut re-

porter un examen, il n'y a pas de problèmes.»

Concilier entraînement, compétition et examens, c'est déjà du «sport», mais y ajouter le travail et les jeunes enfants, cela exige une discipline de fer. «J'ai toujours aimé gérer mon temps serré. Un athlète, plus il en a à faire, mieux il gère son temps», confie l'étudiant qui est aussi entraîneur chef au Club de plongeon Laval, où il a d'ailleurs commencé sa carrière de sportif à l'âge de 8 ans, en plus d'être l'heureux papa d'une fillette de 15 mois, Charlotte.

Le débat sur les conditions du sport d'élite a fait couler beaucoup d'encre ces derniers temps. «Au Québec, les athlètes d'élite sont chanceux. Le fédéral accorde 1 100 \$ par mois, non imposable, et paie les études, en plus. Le Québec a aussi fait ses devoirs, et particulièrement l'ancien ministre Legendre. On a droit à un crédit d'impôt de 4 000 \$ et, en participant au programme de promotion du sport dans les écoles qui vise à inciter les jeunes à faire du sport, on reçoit deux versements de 3000 \$ par année. Avec 23 200 \$ nets dans mes poches, je ne vais pas me plaindre. Par contre, ce qui manque, ce sont des installations, comme les tours de 10 mètres : on n'en construit pas, parce qu'il n'y a pas assez de gens qui les utilisent. Et il nous faut des bons entraîneurs, et des conditions pour les garder. Moi je me considère très chanceux de ne pas avoir perdu Michel Larouche, car il a reçu plusieurs offres.»

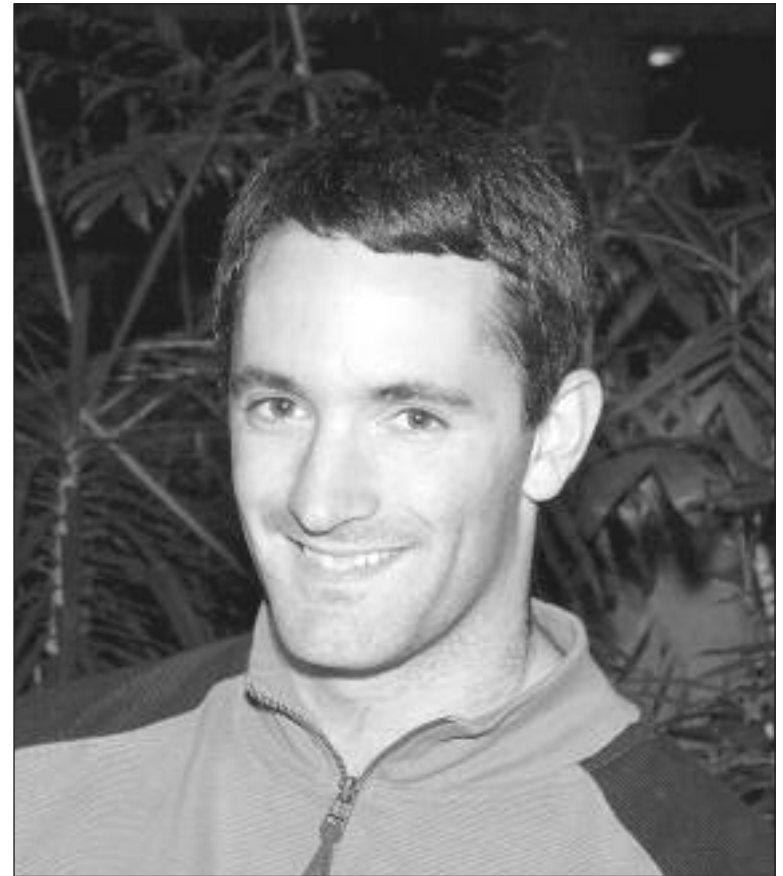


Photo : Martin Brault

Le plongeur Philippe Comtois, étudiant au baccalauréat en sciences comptables, à son retour des Jeux Olympiques d'Athènes.

... ou dans un bon roman

Dans cet horaire chargé, y a-t-il quelques petits moments pour des hobbies? «Mon échappatoire par excellence, c'est la lecture. Je lis n'importe quoi, et de mémoire, il n'y a qu'un seul livre que je n'ai pas terminé. En compétition au plongeon, pour 5 minutes d'action, on reste inactif une demi-heure. Il faut donc s'occuper l'esprit, sinon on ne fait qu'imaginer les erreurs que l'on peut faire.» Ainsi, pour

éviter ce piège, Philippe a entrecoupé ses derniers exploits olympiens avec le *Da Vinci Code*, de Dan Brown, qu'il a dévoré en deux jours et demi. Ludlum, Clancy, King figurent aussi parmi ses auteurs favoris.

Triple saut périlleux, colonne de chiffres ou bon roman, tant qu'il s'agit de plonger, Philippe Comtois est heureux •